

Antigone romande, l'autrice Nathalie Lannuzel met des mots rares sur l'inceste dont elle a été victime

La comédienne romande transfigure la folie de son enfance en spectacle poignant, à Lausanne, avant Yverdon-les-Bains et Nyon. Paroles d'une femme libérée de ses démons



Nathalie Lannuzel à Lausanne, le 4 février 2025. — © Nadia Tarra pour Le Temps

[Alexandre Demidoff](#)

Publié le 07 février 2025 à 13:15. / Modifié le 07 février 2025 à 17:40. 5 min. de lecture

Résumé en 20 secondes

La comédienne romande Nathalie Lannuzel a attendu un demi-siècle avant de poser des mots sur l'inceste dont elle a été victime dès l'âge de 5 ans.

Elle transcende cette enfance saccagée dans «Sagrada familia», à l'affiche du Théâtre de Vidy avant Yverdon-les-Bains et Nyon.

En marge du spectacle, l'artiste raconte comment le théâtre l'a sauvée à la sortie de l'adolescence.

A 9 ans, Nathalie Lannuzel s'est donné rendez-vous, c'est ainsi qu'elle parle au Théâtre de Vidy. Un jour lointain mais certain, elle raconterait l'abus de cet homme qui était son père. Elle dirait comment, une nuit, il a fracassé l'enfance, comment il n'a plus arrêté de la fracasser, comment elle, la fillette, a failli être liquidée dans l'eau turpide de la peur, comment elle n'est pas morte. A 9 ans, elle s'est juré que ses mots ne seraient pas ceux du cloaque, mais qu'ils s'avanceraient satinés de lumière.

Ces jours à Lausanne, la comédienne romande est au rendez-vous. Elle a attendu un demi-siècle, mais les serments d'enfant ont des ailes, ils se fichent des turbulences du temps. Son *Sagrada familia* reprise les lambeaux d'un passé longtemps irrespirable. Les comédiens Claire Deutsch, Alice Delagrave, Pierre-Isaïe Duc et Pierre Boulben libèrent l'histoire d'un outrage à l'innocence, l'histoire d'une mère pourtant très aimée qui ne peut pas voir, qui ne veut pas voir, l'histoire d'une famille ordinaire qui couvre l'innommable.

Ce spectacle-là ne serait qu'une revanche sur le destin qu'on le trouverait déjà admirable. Mais il est animé par la joie d'avoir transformé la glu d'autrefois en mots qui cinglent, d'avoir changé un brouet puant en chant d'amour. Amour de soi, quelle conquête! Amour des autres, quelle victoire! *Sagrada*

familia est ce butin sur lequel le désespoir n'a plus prise. Un acte de foi dans le pouvoir de dévoilement des poètes.

Nathalie Lannuzel est cette force-là, devant vous, auréolée d'un soleil de printemps qui éclabousse le lac. Une héroïne de Stefan Zweig, se dit-on, déterminée à aller vers sa vérité. «Jeune, je m'étais fait une autre promesse, confie-t-elle. Jamais je ne me présenterai comme une victime de... Je ne voulais pas, comme comédienne, être associée à ça.» L'écriture était pourtant là, depuis toujours, poursuit-elle, dans des carnets où poèmes et petites nouvelles constituent le pays intérieur.

Une révélation au pays de Sophocle

Avec elle, vous revoyez une vie. La maison à Annemasse. Son père, prof de grec et de latin au lycée. Sa mère, Michelle, prof de français. La routine des jours qui cache les démons de la nuit. Son piano. Son rêve d'être ballerine. La honte qui l'exclut d'elle-même. Qu'est-ce qui la sauve alors? Un éblouissement. Elle est avec ses parents à Epidaure. C'est une petite Antigone et elle contemple le royaume de Sophocle. «J'avais 12 ans et j'ai eu une épiphanie. Je me suis assise sur les pierres et j'ai dit: «Je veux faire ça.» J'ai acheté une carte postale de ce théâtre qui élargissait tout, impliqué qu'il était dans le tragique de la destinée humaine.»

Parle-t-elle alors à sa mère des exactions du père? «Elle savait, mais ça n'arrivait pas à son entendement. Des amis l'ont alertée, elle a préféré se fâcher contre eux pour préserver l'illusion. Elle était prise dans un engrenage. A 18 ans, j'ai confronté mon père à ses actes. Il les a reconnus et justifiés en invoquant l'écrivain Gabriel Matzneff et ses textes faisant l'apologie de l'amour entre adultes et enfants. La soi-disant libération sexuelle des années 1970 a favorisé des déviations insensées.»

Impossible d'oublier les conversations graveleuses de certaines soirées à la maison. «J'entendais des choses qui me faisaient chuter à l'intérieur de moi. Je tombais et je ne voyais pas le fond. J'étais anéantie. Quand je suis devenue comédienne, beaucoup pensaient que je ferais du cinéma. Mais un reste de trauma m'en a empêchée. Evoluer devant une caméra, c'était comme me retrouver devant les yeux de mon père. Je me sentais absorbée, je disparaissais. Je ne pouvais pas m'imaginer passer des castings douteux.»

Gérard Philipe, son étoile

La scène, elle, est promesse et largesse. C'est le don de la mère. «Le théâtre m'a sauvée. Il y a eu l'éblouissement d'Epidaure, mais aussi toutes ces journées à écouter les disques de Gérard Philipe, *Le Prince de Hombourg*, *Le Cid*. Je voulais être Gérard Philipe et Maria Casarès, cette tragédienne d'origine espagnole qui a été le grand amour d'Albert Camus. Mes héros étaient ceux de ma mère. C'était ma manière de l'aimer, de faire famille avec elle.»

Dans sa chambre d'ado, Nathalie n'écoute pas les Rolling Stones, elle déclame Corneille et Racine. Michelle inscrit son ado au Conservatoire de Genève, la ville voisine. Et à 18 ans, elle s'affranchit de la comédie familiale. Elle vit désormais de l'autre côté de la frontière, où elle se forme au métier à l'Ecole supérieure d'art dramatique.

Quatre ans plus tard, elle passe le concours du prestigieux Conservatoire national supérieur d'art dramatique à Paris. Elle brille, puis s'éteint soudain au deuxième tour, comme si elle était interdite de lumière. «Je me suis absentée de moi, je n'étais plus là. J'ai écrit au directeur du Conservatoire, Jean-Pierre Miquel. Je lui ai demandé si ça valait la peine de me représenter l'année suivante. Il m'a encouragée et j'ai été prise.»

La suite, c'est une invention de soi sur des «fissures» qui sont parfois des «béances». Ce sont de grands rôles qui dessinent un cap. C'est la rencontre par exemple avec le metteur en scène Claude Stratz, ce lecteur galvanisant qui l'engage, en 1992, dans *Le Pain dur* de Paul Claudel à la Comédie de Genève. C'est la proposition bien plus tard de diriger les Teintureries, Ecole supérieure des arts dramatiques, à Lausanne.

Retrouvez [tous les portraits du «Temps»](#)

«Nathalie, qu'avez-vous ressenti, jeudi, après la première?» Elle joint ses mains, son buste bascule au-dessus de la table, comme pour une prière, un merci la vie. «C'était comme un accomplissement. Je n'ai

pas de mots pour le dire. Et en même temps, ça faisait si longtemps que je me préparais à ce moment-là. Je me sens en paix. Est-ce que mon père m'a demandé pardon? Un agresseur n'a pas à demander pardon. Est-ce que je lui en veux encore? Je suis ailleurs, je me suis libérée du ressentiment. Aujourd'hui, il ne s'agit pas de pardonner, mais de donner pour que d'autres s'autorisent à dire, à récupérer ce qu'ils ont perdu.»

Dans l'ourlet d'un souvenir, des larmes poignent. Puis soudain un rire de gamine invincible balaie les ombres. Nathalie Lannuzel est bien au rendez-vous de ses 9 ans. La trappe est enfin fermée, le livre de ses vies, lui, est ouvert. Elle a achevé une autre pièce qui est un écho à *Sagrada familia*. Elle dit que la beauté est l'écrin de la vérité. Aucun fracas ne résiste à cette foi-là.

Sagrada familia, Lausanne, [Théâtre de Vidy](#), jusqu'au 14 février; Yverdon-les-Bains, [Théâtre Benno Besson](#), le 11 mars; Nyon, [Usine à gaz](#), les 13 et 14 mars.

Profil

1992 Joue dans «Le Pain dur» de Paul Claudel à la Comédie de Genève, monté par Claude Stratz.

2000 Incarne Andromaque au Théâtre de Carouge.

2012 Prend la direction des Teintureries, Ecole supérieure des arts dramatiques à Lausanne.

2023 Quitte les Teintureries qui ferment leurs portes.

2024 Achève son texte «Sagrada familia».